

**CRITIQUE, festival.
MONTPELLIER, 40e Festival
Radio-France Occitanie
Montpellier (Opéra Berlioz),
17 juillet 2025. RACHMANINOV
/ R. STRAUSS. Orchestre
Philharmonique de Radio-
France, Daniil Trifonov
(piano), Daniel Harding
(direction)**

La seconde invitation du *Philhar* au festival Radio-France Montpellier surclasse la première déjà captivante (le 11 juillet). Sous la baguette de Daniel Harding, deux pièces phares du romantisme brillent au firmament de l'Opéra Berlioz : le 3e *Concerto* de Sergueï Rachmaninov avec le pianiste russe Daniil Trifonov et *Une Vie de héros* de Richard Strauss.

Le concert de l'**Orchestre Philharmonique de Radio-France** 11 juillet était déjà captivant. Mais celui de ce 17 juillet est l'un des phares de cette 40e édition du Festival occitan, ex-aequo avec la *Symphonie « Résurrection »* de Gustav Mahler, dirigée par Tarmo Peltokoski à la tête de l'Orchestre national

du Capitole de Toulouse quelques jours plus tôt.

Les atouts en sont dédoublés par deux œuvres « culte » et deux performeurs. Pianiste russe surdoué, **Daniil Trifonov** s'est spécialisé dans le répertoire romantique (voir sa discographie...). Sans tomber dans l'écueil de la pyrotechnie, son jeu fait mouche au prisme des facettes que déploie Sergueï Rachmaninov dans son *3e Concerto op. 30*, composé pour conquérir les USA et qu'il créa à New York (1909). « Chanter la mélodie » selon les mots de Rachmaninov *himself*, D. Trifonov l'assume avec sobriété dans l'*Allegro* initial. Envoûter son propre clavier, devenu jeux orgue au fil de la longue cadence (l'*Ossia* probablement) : le soliste triomphe de toutes les chausse-trappes. S'évader dans un parcours rhapsodique (*Intermezzo adagio*), en faire jaillir les idées, le jeu de timbres par son incroyable toucher des aigus tout se réalise. Et se performe même lorsque son piano se cabre comme un pur-sang pour lancer le final *Alla breve* que l'orchestre saisit dans son envol et son moteur rythmique. Car la direction réactive de **Daniel Harding** explore le romantisme fougueux, mais sans gesticulation. Le public les acclame tous deux vivement.

Le dernier poème symphonique *Ein Heldenleben* (*Une Vie de héros, opus 40*) de Richard Strauss fait pénétrer l'auditoire dans la saga d'un compositeur se mettant en scène, quelques décennies après Berlioz dans la *Fantastique*. Chacun des six mouvements réinvente la complexité orchestrale avec audace ; le *Philhar* en restitue le pouvoir cinétique. Le souffle post-romantique du mouvement initial pose la personnalité rayonnante *Héros* (*Der Held*), alors que le registre grotesque s'invite dans *Les Ennemis du héros* (*Des Helden Widersacher*) : ceux-ci jacassent chez les bois aigus et grondent chez les basses (on pense à la cour d'Hérode dans le futur opéra *Salomé*). Quel contraste avec les suaves courbes mélodiques du violon solo qui incarne la compagne du compositeur (*Des Helden Gefährtin*) dans une douceur sensuelle ! Le jeu de **Nathan Mierdl** (26 ans)

s'y déploie sereinement avec une sensibilité saisissante. La montée en puissance des mouvements suivants s'accomplit avec une précision au *laser*, séparés par la seule accalmie du mouvement « viennois » qu'enrobent les arpèges de harpes (*Œuvres pacifiques du héros*). Les trompettes en coulisse du *Combat du héros* lancent une chevauchée straussienne (moins noble que celle wagnérienne), décuplée par la force tellurique des percussions et de somptueux cuivres graves. Cette vie orchestrale grouillante, haletante et pleine de ruptures cède enfin la place à une fin quasi chambriste, émaillée du dialogue concertant avec l'excellent cor solo qui symbolise *Le renoncement et l'accomplissement du héros*. Subjugués, les deux mille auditeurs de l'Opéra Berlioz retiennent leur souffle plusieurs minutes avant d'applaudir. La marque des grandes soirées !

Aux saluts, de vives acclamations récompensent toutefois les deux *Helden*-solistes du *Philhar* (violon solo, cor solo) autant que Daniel Harding, un héros modeste de la saga straussienne. En lever de rideau de ce concert, le directeur **Michel Orier** avait adressé un vibrant hommage aux Héros du Festival Radio-France Montpellier qui fête sa 40e édition. Soit les trois fondateurs : **Jean-Noël Jeanneney** (Radio-France), **René Koering** (directeur du Festival pendant de longues décennies) et **Georges Frêche** (maire de Montpellier) en l'an 1985.

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), 17 juillet 2025.
RACHMANINOV / R. STRAUSS. Orchestre Philharmonique de Radio-France, Daniil Trifonov (piano), Daniel Harding (direction).
Crédit photo (c) Droits Réservés

**CRITIQUE, festival. SAINTES,
54ème Festival de Saintes
(Cathédrale Saint-Pierre), le
15 juillet 2025. PURCELL /
CHARPENTIER / FERRANDINI.
Ensemble Il Caravaggio,
Camille Delaforge (direction)**

Après avoir célébré [la magie des Arts Florissants](#)
[\(à l'Abbaye aux Dames\) dans ces colonnes](#), c'est
avec une joie profonde que nous avons retrouvé – à
la Cathédrale Saint-Pierre cette fois – le superbe
ensemble baroque *Il Caravaggio*, (dont nous avons
chroniqué maints albums, comme dernièrement « [Le](#)
[Devoir du premier commandement](#) » de Mozart...),
cette jeune formation audacieuse jouant sur
instruments anciens et dirigée par la cheffe
Camille Delaforge. Le concert du 15 juillet 2025
s'inscrivait dans la lignée des explorations
musicales du Festival de Saintes, où l'émotion

sacrée rencontre le théâtre lyrique avec une intensité rare.

La **Cathédrale Saint-Pierre de Saintes**, écrin acoustique séculaire, a magnifié les nuances d'un programme construit autour du thème de l'abandon – celui de Saül, de la Vierge Marie et de Saint Pierre. La jeune cheffe Camille Delaforge a mené son ensemble avec une énergie concentrée, où chaque geste épousait les vagues émotionnelles des partitions. D'emblée, l'ensemble plonge dans le drame biblique avec le plus petit *oratorio* de **Henry Purcell**, le rarissime « *The Witch of Endor* ». La rencontre entre Saül (**Bastien Rimondi**, ténor troublante de gravité) et la Sorcière d'Endor (**Apolline Raï-Westphal**, soprano aux couleurs obscures) a été servie par une rhétorique musicale où la fougue et le contraste ont dominé, tandis que les graves du baryton **Guilhem Worms** (Samuel) ont fait leurs effets habituels.. Les interventions du *continuo* (théorbe, clavecin et violone) ont tissé un suspense haletant, soulignant la malédiction divine.

Pièce maîtresse du concert, « *Il Pianto della Donna* » est une œuvre méconnue de **Giovanni Ferrandini** a révélé la mezzo **Floriane Hasler**. Son interprétation de la Vierge éplorée, déplorant la mort de son fils, a conquis l'audience réunis sous les voûtes séculaires de la cathédrale, par sa pureté aérienne et son *legato* poignant. La direction de Delaforge, subtile et tendre, a laissé fleurir les ornements des violons comme des larmes instrumentales. Un moment tout simplement bouleversant !

Avec *Le Reniement de Saint Pierre*, ce fameux motet dramatique de **Marc-Antoine Charpentier**, l'ensemble a montré sa maîtrise du répertoire français. Les cinq voix unies dans « *Cum caenasset Jesus* » ont illustré la complexité polyphonique de Charpentier. **Bastien Rimondi** (Haute-contre) a incarné un Pierre déchiré, dont le reniement fut souligné par des

ruptures rythmiques brutales, tandis que le Jésus de **Jordan Mouaïssia** a également marqué les esprits. La basse continue, soutenue par l'orgue positif, a ajouté une dimension sacrée à ce dialogue évangélique.

En clôture, l'extrait de *The Grove* (« *When Orpheus sang* ») a permis à Floriane Hasler de déployer à nouveau sa vocalité lumineuse. La fluidité des phrases, accompagnée par les violons en écho, a offert une résolution apaisante au programme – comme un hommage à la céleste musique purcellienne.

Sous l'impulsion de **Camille Delaforge**, l'ensemble ***Il Caravaggio*** incarne un baroque du XXI^e siècle : théâtral, inclusif et curieux ! Leur résidence à la Fondation Singer-Polignac et leur travail de médiation en milieu scolaire, témoignent d'une volonté de décroïsonner la musique ancienne.

CRITIQUE, festival. SAINTES, 54^{ème} Festival de Saintes (Cathédrale Saint-Pierre), le 15 juillet 2025. PURCELL / CHARPENTIER / FERRANDINI. Ensemble *Il Caravaggio*, Camille Delaforge (direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, Festival d'art lyrique (Grand-Théâtre de Provence), le 16 juillet 2025. LIGETI / WAGNER / BRUCKNER. Symphonie Orchester des Bayerischen Rundfunks, Simon Rattle (direction)

L'Orchestre Symphonique de la Radio Bavaroise joue en fosse pour [Don Giovanni cette année : l'occasion était trop belle pour ne pas l'inviter à donner un concert](#) sous la direction de celui qui est tout récemment devenu son directeur musical, Sir Simon Rattle. Le programme choisi unit la modernité des *Atmosphères* de György Ligeti (1961) au romantisme du *Prélude* de *Lohengrin* de Richard Wagner et de la *Neuvième Symphonie* d'Anton Bruckner.

Rattle et le BRSO ont eu l'occasion de rôder le même programme (mais encore plus roboratif, puisque s'y ajoutaient les *Sechs Stücke für Orchester op. 6* de Webern et le *Prélude et mort d'Isolde* de Wagner) en concert à Munich puis en tournée. La version resserrée qu'ils ont proposée à Aix est d'une cohérence remarquable : toutes ces musiques impalpables naissent du silence et meurent dans le silence. Rattle dirige

d'ailleurs le *prélude* de *Lohengrin* dans la continuité immédiate des *Atmosphères* de Ligeti, sur une battue continue qui évite que l'enchantement ne soit rompu par des applaudissements : effet saisissant quand les harmonies atmosphériques de *Lohengrin*, leur flux et leur reflux, succèdent sans solution de continuité au maelström sonore savamment organisé par le compositeur hongrois à l'aide d'un orchestre symphonique certes fourni, mais sans aucune aide de l'électronique. Le BRSO y déploie toute la palette de ses qualités : pâte sonore dense et aérée à la fois, comme en constante fermentation, sonorité chaleureuse, sans rien d'une froide perfection – autant de vertus qui éclaireront ensuite de leur éclat singulier la dernière *Symphonie* de Bruckner, restée inachevée.

Sans entracte, mais cette fois après une brève pause et des applaudissements nourris, les musiciens ont entrepris le long voyage que fait parcourir l'ultime *opus* symphonique de Bruckner. Le chef et l'orchestre y trouvent un superbe équilibre, dans un geste qui va toujours de l'avant, sans être pourtant précipité. Dans le premier mouvement, les sublimes sinuosités du thème en la font briller de tous leurs feux le pupitre des cordes bavaroises, d'une fervente intensité, avant qu'une coda ravageuse ne procède à l'ouverture du septième sceau, préparant la voie pour l'apocalyptique *Scherzo*. Rattle et ses musiciens montrent dans ce dernier un spectaculaire rebond, qui n'en atténue en rien la dimension terrifiante, pas plus que le trio qui reste placé sous tension constante. Seul répit, le hautbois fruité et quasi mahlérien de **Stefan Schilli** qui chante à perdre haleine dans le très court intermède qui sépare les deux salves de coups de boutoir. Le grandiose mouvement lent, où retentit au cor et aux tubas wagnériens le thème de l'« *Adieu à la vie* », sert de conclusion à l'œuvre.

Contrairement à ses deux enregistrements à la tête de la Philharmonie de Berlin (2012 et 2022), Simon Rattle dirigeait

cette fois la *Symphonie* sans le *Finale* complété à partir des manuscrits par Nicola Samale, Giuseppe Mazzuca, John Alan Phillips et Benjamin-Gunnar Cohrs. C'est donc dans une atmosphère recueillie, sur l'accord final entonné par les cuivres, dans un ciel de cordes lavé par l'orage, que s'est achevé ce concert. Retenant d'abord son souffle, le public a réservé une chaleureuse ovation aux musiciens bavarois qui se produisaient au Festival d'Aix-en-Provence pour la toute première fois – mais, espérons-le, pas la dernière...

CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, Festival d'art lyrique (Grand-Théâtre de Provence), le 16 juillet 2025. LIGETI / WAGNER / BRUCKNER. Symphonie Orchester des Bayerischen Rundfunks, Simon Rattle (direction). Crédit photo © Vincent Beaume

CRITIQUE, festival. SAINTES, 54ème Festival de Saintes (Abbaye aux Dames), le 14 juillet 2025. BACH / TELEMANN

/ KUHNAU / GRAUPNER. Les Arts Florissants, Paul AGNEW (direction)

Quelle soirée inoubliable que celle offerte par *Les Arts Florissants* et Paul Agnew dans l'écrin sacré de l'Abbaye aux Dames de Saintes – et dans le cadre du 54ème Festival de Saintes (placé sous la direction artistique, pendant deux ans, de la violoncelliste *star* Ophélie Gaillard) ! Le programme « *Bach et La Grande Audition de Leipzig* » n'était pas simplement un concert, c'était un voyage passionnant au cœur d'un moment charnière de l'histoire de la musique : la compétition légendaire de 1723 pour le poste de Cantor à Leipzig... que Johann Sebastian Bach finira par obtenir (sans être le favori, et suite au désistement du vrai élu) !

L'un des favoris était **Georg Philip Telemann**, par lequel débute la soirée avec sa *Cantate* « *Wer sich rächet* ». Dès les premières mesures, l'ambiance était posée : une énergie dynamique et une clarté rhétorique saisissantes. Le contre-ténor **Maarten Engeltjes**, d'une présence magnétique, et la soprano **Miriam Allan**, à la pureté cristalline, ont captivé par leur dialogue expressif et leur agilité. L'orchestre, précis et enlevé, a fait briller la vivacité et l'inventivité du grand rival (et ami) de Bach. Un départ électrisant !

Suit un ouvrage du plus obscur **Johann Kuhnau**, « *Lobe den Herrn meine Seele* ». Plongeant dans l'univers de ce prédécesseur

immédiat de Bach à Leipzig, l'ensemble a révélé une cantate d'une richesse contrapuntique et d'une profondeur spirituelle touchante. Le **Chœur des Arts Florissants** s'est particulièrement illustré ici, déployant une palette sonore d'une homogénéité et d'une souplesse remarquables, des *pianissimi* enveloppants aux *fortissimi* rayonnants. Les solistes du chœur (**Violaine Le Chenadec, Nicolas Kuntzelmann, Sean Clayton, Benoît Descamps**) ont apporté des couleurs solistiques précieuses, notamment dans les passages fugués. Une belle redécouverte !

Le troisième ouvrage est donc... le premier **Johann Sebastian Bach** de la soirée ! La *Cantate BWV 23*, présentée par Bach lui-même lors de l'audition, a été un sommet émotionnel. Le duo d'ouverture entre **Miriam Allan** (soprano) et **Thomas Hobbs** (ténor) fut d'une beauté à couper le souffle, porté par des cordes enveloppantes et un *continuo* d'une grande sensibilité. Le *choral* final, avec le chœur et l'ensemble au complet, a résonné avec une puissance recueillie et une ferveur communicative dans la nef de l'abbaye. **Paul Agnew** a magistralement souligné l'équilibre parfait entre supplication pathétique et espérance sereine qui caractérise cette œuvre.



Mais c'est certainement la première oeuvre de la seconde partie de la soirée, due à la plume du tout obscur **Christoph Graupner**, et sa *Cantate « Aus der Tiefen rufen wir »* qui a été la révélation de la soirée. Christoph Graupner, le candidat(-lauréat) qui se retira finalement au profit Bach, s'est révélé dans toute sa splendeur avec cet ouvrage. **Edward Grint** (basse) a été formidable d'autorité et de profondeur dans les récitatifs, tandis que le chœur a exprimé la détresse et l'appel à la miséricorde avec une force chorale impressionnante. Les passages orchestraux, notamment les dialogues entre vents et cordes, étaient d'une inventivité et d'une expressivité rares. Une œuvre puissante, servie avec une conviction totale, qui a fait comprendre pourquoi Graupner était un sérieux prétendant !

La *Cantate* de J.S. Bach, « *Jesus nahm zu sich die Zwölfe* » BWV 22 – qui clôt le concert – est la seconde présentée par Bach à

Leipzig. Dès l'ouverture avec son alto solo poignant (magnifiquement joué), l'œuvre a captivé. Le récitatif et l'*aria* du ténor **Thomas Hobbs**, décrivant l'annonce de la *Passion*, ont été d'une intensité dramatique et d'une beauté vocale exceptionnelles. Le contre-ténor **Nicolas Kuntzelmann** a apporté une douceur et une fluidité remarquables dans son *aria*, porté par un violoncelle piccolo enchanteur. Le chœur final, avec sa fugue énergique et sa conclusion choral triomphante, a soulevé l'auditoire. **Paul Agnew** a mené l'ensemble avec une énergie et une clarté qui ont fait ressortir toute la modernité et la force narrative de cette musique. La basse continue (théorbe, orgue, clavecin, violoncelle, contrebasse) était un pilier de stabilité et d'invention. Les cordes, d'une grande finesse et d'une articulation précise, les bois expressifs et les trompettes éclatantes ont formé une palette sonore riche et colorée, parfaitement adaptée à chaque compositeur. Un final époustouflant !

Ce concert « *Bach et La Grande Audition de Leipzig* » était bien plus qu'une succession de *Cantates*. C'était une plongée fascinante dans un moment historique crucial, une démonstration éclatante du génie de Bach, mais aussi une réhabilitation passionnante de ses brillants contemporains (Telemann, Kuhnau, Graupner). Porté par l'excellence absolue des **Arts Florissants** sous la baguette inspirée de **Paul Agnew**, par des solistes en état de grâce, et par l'acoustique généreuse de l'Abbaye aux Dames, ce fut une soirée de musique baroque d'une intelligence, d'une vitalité et d'une beauté rares. *Bravi !*

CRITIQUE, festival. SAINTES, 54ème Festival de Saintes (Abbaye aux Dames), le 14 juillet 2025. BACH / TELEMANN / KUHNAU / GRAUPNER. Les Arts Florissants, Paul AGNEW (direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, festival.
MONTPELLIER, 40e Festival
Radio-France Occitanie
Montpellier (Opéra Berlioz),
le 15 juillet 2025. STRIGGIO,
BENEVOLO, CORTECCIA,
PALESTRINA. Le Concert
Spirituel, Hervé Niquet
(direction)

A Montpellier, le lendemain d'un 14 juillet républicain, avec concert sur le parvis de la Mairie, tous à la messe à l'Opéra Berlioz ! La spectaculaire *Messe à 40 voix* d'Alessandro Striggio (1558) résonne en stéréophonie grâce à la

reconstitution opérée par le Concert Spirituel et son chef, Hervé Niquet.

S'imaginer être dans la cathédrale Santa Maria del Fiore de Florence sous les Médicis. Écouter la *Messe à 40 voix* d'Alessandro Striggio, rejouée au début du XVII^e siècle lors d'un office dédié à Saint-Jean. Nous y sommes, nous auditeurs du Festival, fascinés par les sonorités enveloppantes du cercle choral sur le plateau de l'Opéra Berlioz ! Cette reconstitution bâtie par Hervé Niquet magnifie la polyphonie renaissante et baroque. Les musiques baroques de la procession et du rituel catholiques sont en effet intégrées aux cinq pièces (dites « de l'ordinaire ») de ladite messe de Striggio – *Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, Agnus Dei*. Conservé à la Bibliothèque nationale de France, l'unique manuscrit de l'œuvre fut découvert par Dominique Visse et confié à Hervé Niquet.

Sous les lumières rougeoyantes, l'entrée des musiciens et choristes s'effectue en plain-chant (*Beata viscera Marie virginis*) sur le bourdon de la teneur aux sacqueboutes, depuis le fond du plateau. Une fois placé sur la scène, le dispositif des cinq chœurs (totalisant 40 voix) forment un large cercle, tous répartis autour du noyau dur constitué par le chef (Hervé Niquet) et l'instrumentarium des vents (doulcians, orgue, régale) et des basses d'archet. En corolle du cercle, les trois sacqueboutes et le cornet à bouquin, surélevés sur un praticable, interviendront en interludes instrumentaux. Ce rituel, aujourd'hui désacralisé, impose son rythme et son élévation au fil des pièces.

L'alternance de pièces baroques – signées d'**Orazio Benevolo**, **Francesco Corteccia** – et du *Pater noster* de **Palestrina**, recherche la fusion plutôt que l'opposition avec les pièces de ladite messe. Car le contrepoint (*Kyrie*) et la plénitude harmonique (*Sanctus*) sont les vecteurs communs de l'écriture.

L'auditeur apprécie le jeu des masses entre les chœurs distincts, chacun véhiculant plusieurs registres de voix. La spatialisation musicale culmine dans le *Gran concertato* qui mêle instruments et voix, parfois en *coro spezzato* (2 chœurs en antiphonie) comme à Venise. A cet égard, le puissant *Gloria* admet même les vocalises des ténors, échappées du chœur, alors que l'*Agnus Dei* revient sobrement au plain-chant. Les épisodes strictement instrumentaux aèrent le déroulé par des rythmes plus variés, parfois même de danse. Les excellents sacqueboutiers et le cornet à bouquin dialoguent alors avec les doulcianes au timbre nasal (anches doubles, ancêtres du basson). La palette renaissante est riche en couleurs non homogénéisées !

Pour les oreilles de notre temps, le statisme de l'harmonie crée toutefois une certaine lassitude au fil de l'écoute, d'autant que le cadre rythmique (mesures binaires et dactyle en vedette) est monolithique si on le compare aux *Canzon* de **Giovanni Gabrieli** à la fin du XVIe siècle. Il est évident que la diffusion de la *Messe* de Striggio doit être plus exaltante dans la basilique Saint-Jean de Latran (Rome) où le Concert Spirituel se produisait en juin. Et tout autant sous les voûtes de la cathédrale Saint-Pierre, au festival de Saintes, ce 18 juillet (où notre confrère Emmanuel Andrieu sera présent pour un second point de vue) !

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), le 15 juillet 2025.

STRIGGIO, BENEVOLO, CORTECCIA, PALESTRINA. Le Concert Spirituel, Hervé Niquet (direction). Crédit photo (c) Droits réservés

**CRITIQUE, festival.
MONTPELLIER, 40e Festival
Radio-France Occitanie
Montpellier (Opéra Berlioz),
le 10 juillet 2025 MAHLER :
2ème Symphonie dite
« Résurrection ». Orchestre
National du Capitole de
Toulouse / Tarmo Peltokoski
(direction).**

A seulement 24 ans, le chef finlandais Tarmo Peltokoski vient de prendre ses fonctions de directeur musical de l'Orchestre National du Capitole de Toulouse et se produit pour la première fois au Festival Radio France Occitanie Montpellier, à la tête de sa formidable phalange. Et c'est rien moins que la monumentale et sublime *Deuxième Symphonie* (dite « *Résurrection* ») de Gustav Mahler (qu'il a dirigée sans partition !) que le jeune chef a interprété dans la seconde plus grande ville de la Région Occitanie, ce

véritable Everest symphonique (également notre symphonie préférée !).

La soirée débute cependant par une exécution de l'ouverture de *Tristan und Isolde* de **Richard Wagner**, dont les trois derniers accords sont aussitôt suivis, sans temps de pause ou respiration aucune (pour mieux en accentuer la filiation ?...), par le fameux *Totenfeier* et sa déflagration d'un pupitre de violoncelles incisif et vigoureux : c'est bien une vision spectaculaire et sombre de cette œuvre que s'attachera à dessiner la baguette du fringant et passionné jeune chef (qui vient également d'être nommé à la tête de [l'Orchestre Philharmonique de Hong-Kong qu'il dirigera à partir de septembre 2026](#)). On se délecte aussi, dans l'*Allegro Maestoso*, des admirables *pizzicati* qui absorbent l'écoute. Dans l'*Andante moderato*, c'est la finesse des cordes, toutes en volupté, qui capte aussitôt l'attention. **Tarmo Peltokoski** fait ensuite ressortir dans le *Scherzo* tout le grinçant contenu dans ce mouvement, et dont se souviendra plus tard Chostakovitch... Mais il se distingue avant tout par une aisance incroyable, entre puissance et souplesse, le corps entièrement donné à la musique (qu'il torsionne en avant ou en arrière, se désarticulant presque quand il s'agit de déclencher un *fortissimo* !), doublée d'une battue virtuose, et surtout un charisme naturel qui fait que nul ne peut détacher ses yeux du podium, pas plus les musiciens que le public.

Dans l'*Urlicht*, nous découvrons la superbe contralto allemande l'héraultaise **Marianne Crebassa** qui apporte à cette partie une humanité confondante, tranchant radicalement avec les trois premiers mouvements. Elle délivre un chant très pudique d'une voix intense et blessée. Le chef s'engage alors dans un final étiré et néanmoins terrifiant. La lente montée vers le *Wild herausfahrendest*, impeccablement traitée, fait courir le frisson derrière l'échine, avant que la soprano étasunienne **Rachel Willis-Sorensen** ne prenne le relais dans le long finale

où le magnifique chœur basque **Orfeon Donostiarra** ne murmurent (comme il se doit...) le *Mit flügeln*. Ils délivrent ensuite "*con tutta la forza*" un *Bereite dich zu leben* ("Prépare-toi à vivre" !) vibrant d'émotion – qui emporte tout sur son passage, et notamment l'adhésion enthousiaste du public qui se rend bien compte qu'il vient de vivre un moment historique, et applaudit – debout et à tout rompre – pendant de longues minutes !...

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), le 10 juillet 2025
MAHLER : 2ème Symphonie dite « Résurrection ». Orchestre National du Capitole de Toulouse / Tarmo Peltokoski (direction). Crédit photo (c) Romain Alcaraz

**CRITIQUE, festival.
MONTPELLIER, 40e Festival
Radio-France Occitanie
Montpellier (Opéra Berlioz),**

**le 11 juillet 2025. BRITTEN,
SAINT-SAËNS, ADES, DEBUSSY.
Orchestre Philharmonique de
Radio-France, Marie-Ange
Nguci (piano), Kirill
Karabits (direction)**

Pour ce 40^e anniversaire du Festival Radio France Occitanie Montpellier, la rotation des Orchestres se poursuit lors des concerts du soir. Ce 11 juillet, le Philharmonique de Radio-France joue sous la direction de **Kirill Karabits** (en remplacement de la cheffe Mirga Gražinytė-Tyla, annoncée souffrante). Plusieurs symétries se chevauchent dans ce programme foisonnant. Deux pièces ondoyantes font pénétrer les effluves maritimes dans l'Opéra Berlioz de Montpellier. Deux suites reprennent les épisodes symphoniques d'opéras anglais, tandis que deux compositeurs français se croisent sur l'affiche !

Côté mer, ce n'est pas la proche Méditerranée qui inspire les *Quatre Interludes marins* (op. 33A), extraits de *Peter Grimes* de **Britten**, ni même *La Mer* de Debussy, mais plutôt l'Océan. Les quatre pièces de Britten rivalisent d'inventivité sur fond de motifs obsessionnels : dans le *Lento* de *Dawn* (Aurore), la singulière dualité entre les couleurs du registre aigu (violons sur la chanterelle, unis aux flûtes) et celles du

grave (basses de cuivres) ouvre les profondeurs océaniques. L'agitation maximale de *Sturm* (la tempête) soulève une orchestration, elle, ravélienne, *con fuoco*, parfaitement coordonnée par le chef ukrainien. Cependant, ce sont les trois esquisses Debussystes de *La Mer* (1905) qui surplombent la soirée par leur la liberté formelle, magnifiée par l'excellence des pupitres du *Philhar*. La fluidité des *sol*i chez les vents (trompette bouchée, flûtes) anime *De l'aube à midi* ; les boucles mobiles des harpes et du glock accueillent le chant du cor anglais (une sirène) dans *Jeux de vagues*. Et le chef d'équipage dose les riches textures du *Dialogue du vent et de la mer*.

Côté opéra (suite d'orchestre tiré de) *The Exterminating Angel Symphony* de **Thomas Adès** (2020), tirée de son opéra éponyme, développe également de puissants effets d'orchestration. L'écriture plus convenue diffère de la suite de Britten : chaque mouvement est monolithique afin de capter l'ambiance horrifique de la noirceur du livret, adapté du film éponyme de Luis Buñuel (1962). L'auditeur est saisi par la déconstruction de danses évoquant l'Espagne, une fausse *habanera*, un enchaînement de valse dont les charmes sont balayés ici par un rictus, là par des mélodies crispées, suggérant le huis-clos anxiogène de l'opéra.

Quant au *Concerto n° 2* pour piano de **Saint-Saëns**, son souffle romantique n'est pas étranger à la thématique maritime, dansant sur la crête de l'*Allegro scherzando*, puis scintillant dans le *Presto* sous les doigts de **Marie-Ange Nguci**. Son jeu est caractérisé par une clarté polyphonique et une sonorité moelleuse, obtenue avec la pression de tout le corps sur le clavier. Sa virtuosité sans fard s'articule avec le dialogue orchestral, le tout manquant peut-être de fantaisie. Le plus décoiffant est sans doute le bis qu'elle offre au public : la *cadenza* du *Concerto pour la main gauche* de Ravel dont les flots frémissants dévalent l'étendue du clavier avec panache.

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), le 11 juillet 2025. BRITTEN, SAINT-SAËNS, ADES, DEBUSSY. Orchestre Philharmonique de Radio-France, Marie-Ange Nguci (piano), Kirill Karabits (direction). Crédit photo © Valentine Chauvin

CRITIQUE, concert. PARIS, Hôtel de Sully, le 4 JUILLET 2025. STRAVINSKY, HÄNDEL, MOZART. Orchestre de Chambre de Paris, Thomas Hengelbrock (direction)

Thomas Hengelbrock propose un programme sculptural, où le *Pulcinella* de **Stravinsky** fait écho aux couleurs vives du baroque de **Haendel** – avant de céder à la clarté classique de **Mozart**. Le Concert de plein air de l'**Orchestre de Chambre de Paris** dans la **Cours de l'Hôtel de Sully** devient alors le socle d'un dialogue subtil entre époques

et styles au coeur des jardins évocateurs d'un des plus beaux sites patrimoniaux de Paris.

La suite de *Pulcinella* se déploie ici comme un théâtre musical, où Hengelbrock capte l'ironie insérée par Stravinsky dans cette parodie baroque. L'orchestre, alerte et affûté, fameux du geste, saisit la pulsation dramatique, éclairant chaque moment de tension avec une élégance presque factuelle. La partition résonne plus comme une épure de marbres que comme un simple pastiche, révélant une nouvelle profondeur. On entend le théâtre et ses personnages se déployer dans toute leur jactance et leurs facéties.

Le *Concerto grosso* de Haendel gagne en fluidité et en noblesse sous la baguette du chef allemand. Thomas Hengelbrock veille à l'équilibre entre virtuosité collective et dialogue intime avec le *continuo*. Les couleurs scintillent, la théorbe dialoguant avec les cordes, dans une ligne sonore limpide et rythmée. On entend une architecture musicale d'une clarté presque architecturale, tout en résonance vocale, marque de son travail profond sur la vocalité. Ce qui aurait pu paraître comme un ajout quelque peu étrange dans le programme s'avère être une clef pour comprendre à la fois Mozart et Stravinsky.

Clôturent le programme, la *Symphonie n°34* en ut majeur se déploie avec une grâce souveraine. L'orchestre trouve un équilibre adapté aux nuances rosées du crépuscule débordant de ramiers et de martinets : vivacité effleurée, halos pastoraux et silences sculptés. Les vents s'élèvent en couleur, la pâte orchestrale respire – sobre, poétique, affirmant un Mozart qui fait sens, sans artifices, révélation d'une pureté dramatique.

Depuis sa prise de fonction en tant que directeur musical en septembre 2024, **Thomas Hengelbrock** réussit pleinement son pari : imprimer à l'**Orchestre de Chambre de Paris** une écriture plus souple, où chaque musicien devient artisan sonore. La

dimension chambriste est ici sublimée par sa culture baroque, son énergie intarissable et une sensibilité de timbres.

Ce concert est une vraie réussite : une dramaturgie savante, une direction à l'architecture sonore fine, un orchestre en osmose. Le néoclassicisme stravinskien, le baroque élégant de Haendel, et la pulsation classique de Mozart se répondent en un parcours cohérent, éclairé par la présence inspirée de Hengelbrock. Une soirée de haute tenue, alliance de clarté intellectuelle et de plaisir sensoriel – la promesse talentueuse d'une saison musicale exigeante et surprenante, cette fois-ci sous les mascarons survoltés de l'Hôtel de Sully.

CRITIQUE, concert. PARIS, Hôtel de Sully, le 4 JUILLET 2025.

STRAVINSKY, HÄNDEL, MOZART. Orchestre de Chambre de Paris,
Thomas Hengelbrock. Crédit photo © Droits réservés

CRITIQUE,

festival.

**MONTPELLIER, 40e Festival
Radio France Occitanie
Montpellier (Salle Pasteur),
le 8 juillet 2025. RAVEL,
PAËRT, YSAÏE, PAGANINI. Olga
SITKOVETSKY (piano), Bohdan
LUTS (violon)**

Dans l'écrin intimiste de la Salle Pasteur, et toujours dans le cadre du 40e Festival Radio France Occitanie Montpellier, Bohdan Luts – phénomène violonistique couronné par quatre prix simultanés au Concours Long-Thibaud 2023 (Premier Grand Prix, Prix du Public, Prix de la Presse, Prix de l'Orchestre) – a livré un récital d'une maturité stupéfiante pour ses vingt ans à peine. Aux côtés de la pianiste Olga Sitkovetsky, experte dans l'accompagnement des jeunes prodiges, il a construit une « *architecture sonore concentrique* » (selon le programme) autour de Ravel, déployant une palette émotionnelle allant de la méditation mystique à la virtuosité diabolique.

Place d'abord à la *Sonate pour violon et piano en sol majeur* de **Maurice Ravel**. Dès l'*Allegretto* initial, Bohdan Luts a imposé une clarté néoclassique lumineuse, dialoguant avec le

piano de Sitkovetsky dans un équilibre chambriste parfait. Le mouvement central, « *Blues* », fut la révélation : son *glissando* irrésistible évoquait autant les *smokings* de Harlem que les cafars de Montmartre. Luts y a révélé une sensibilité jazzistique inattendue, transformant son Carlo Antonio Testore (prêté par la Fondation Fischli) en un instrument de blues désinvolte et raffiné.

Avec *Fratres* d'**Arvo Pärt**, Luts a transcendé la technique pour toucher au sacré. Les *pizzicati* résonnaient comme des gouttes d'eau dans un cloître, tandis que les lignes mélodiques, étirées à l'extrême, créaient une tension hypnotique. Sitkovetsky a enveloppé le violon d'un halo de notes répétées, rappelant le « *tintinnabulum* » cher au compositeur estonien. Un moment de suspension hors du temps.

Dans *Caprice d'après l'Étude en forme de valse de Saint-Saëns* & *Poème élégiaque* d'**Eugène Ysaÿe**, le virtuose a jailli avec une aisance confondante. Le *Caprice* – pièce imposée au récent Concours Long-Thibaud – a vu Luts déployer un arsenal de doubles cordes, *staccati* et harmoniques d'une précision *laser*, sans jamais sacrifier l'élégance de la valse. Le *Poème élégiaque*, en contraste, fut un torrent romantique : son *vibrato* large et son *legato* onctueux ont rappelé pourquoi Ysaÿe le surnommait « *Chant d'amour* ».

Cantabile de **Nicolo Paganini** est une pièce courte mais capitale, elle a révélé l'art du chant lutien : un son crémeux, un phrasé vocal où chaque note pleurait ou souriait. Le dialogue avec le piano fut ici d'une complicité touchante, Sitkovetsky soutenant le *cantabile* d'accords pudiques.

Clôture idéale et incendiaire, enfin, avec le fameux *Tzigane* de **Maurice Ravel**. Bohdan Luts a transformé son violon en *tsimbalom* des steppes, depuis l'introduction *solo* hallucinante (où chaque harmonique semblait défier les lois de l'acoustique) jusqu'au galop final effréné. Sitkovetsky, en partenaire égale, a ciselé les traits pianistiques avec une

énergie rythmique électrisante.

L'ovation debout qui a suivi était inévitable !...

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio France Occitanie Montpellier, le 7 juillet 2025. RAVEL, PAËRT, YSAÏE, PAGANINI. Olga SITKOVETSKY (piano), Bohdan LUTS (violon).
Crédit photo (c) Droits réservés

**CRITIQUE, festival. CAP
FERRET MUSIC FESTIVAL (Plage
du Mimbeau), le 5 juillet
2025. Concert d'ouverture :
Hélène Berger, Trio Luz,
Antoine Guerrero, Lisa
Tannebaum, Bailey Bovenschen,
Xiaobo Zhang...**

Le 15ème Festival de musique du Cap Ferret a ouvert avec la joie et l'esprit de fraternité que nous lui connaissons désormais. Une joie partagée et vécue avec d'autant plus d'intensité ce soir que l'hymne de Bach [*Que ma joie demeure*] était chanté et joué en fin de concert inaugural par les artistes et une partie des bénévoles assurant le chœur.



Ce moment de partage est l'image même de ce que doit être notre société... Actuellement fragmentée, polarisée, que certains s'ingénient à davantage cliver en soulignant leur corporatisme séparatiste. Il n'est pas une image plus forte que l'expérience collective du concert et du spectacle vivant : pour les artistes, écouter l'autre, travailler ensemble ; pour les publics faire société, éprouver des émotions ensemble. C'est constater que nous avons tous des aspirations communes qui nous élèvent collectivement. La culture et le spectacle produisent des sentiments à l'opposé de la haine. C'est tout l'honneur des municipalités, des collectivités, des divers échelons de l'État, des institutions publiques locales de soutenir le spectacle vivant ; comme des sponsors et mécènes [nombreux] qui ont bien mesuré l'enjeu à soutenir les festivals d'été, à l'instar du Cap Ferret Music Festival.



PÉPITES DU GALA D'OUVERTURE

Ces valeurs étant posées, place au plaisir et à la joie donc de découvrir des jeunes talents à l'amorce d'une belle carrière. L'éclectisme et l'engagement sont à l'honneur pour cette soirée inaugurale de la 15ème édition du [Cap Ferret Music Festival](#). D'un bout à l'autre dans un élan transgénérationnel, le désir du partage permet de relever les défis de la scène [et aussi des conditions du plein air]. À chaque prestation le public peut mesurer déjà l'envie d'exprimer, le désir d'incarner ; chacun selon sa sensibilité et sa communicabilité à l'adresse du public. Le principe porte ses fruits pour la délectation du public : en mêlant jeunes musiciens et professeurs aguerris, les festivaliers le temps d'une soirée, découvrent la diversité des imaginaires ; tous les profils variés qui vont rythmer la semaine de concerts et de partage formateur qui s'annonce.

L'accordéoniste, professeur à Belgrade, **Boban Bjélic** ouvre le

bal ; il conclura avec **Hélène Berger** soi-même au piano dans un duo enflammant le célébrisime Oblivion d'Astor Piazzola. Parmi les tempéraments particulièrement convaincants alliant finesse et maîtrise technique, plusieurs artistes sont déjà pleinement épanouis, et plutôt convaincants. C'est tout le mérite d'**Hélène Berger**, directrice du Festival que d'encourager et de stimuler les jeunes artistes ; directrice du Concours Leopold Bellan, la pianiste n'a pas son pareil pour dénicher et repérer les talents artistiques les plus prometteurs. Certains jeunes distingués au dernier Concours Bellan vivent au Cap Ferret, l'expérience ô combien formatrice elle aussi, de la scène.

Le Trio Luz composé de 3 flûtistes au jeu aérien travaillent et sculptent le son sur le souffle, en s'accordant idéalement les unes aux autres. Leur trio a obtenu le Prix d'honneur au dernier Concours Bellan 2024.

Le guitariste [et professeur] **Antoine Guerrero** joue une pièce à la fois expressive et ciselée du catalan Asensio dont le sens des couleurs et la grande palette de nuances approchent les qualités du peintre Joachim Sorolla, comme aime à l'expliquer l'interprète lui-même. Gravité noble et profondeur suggestive, l'interprète saisit par son intensité poétique et sensuelle, par la solidité de sa technique.



le
tableau final du concert d'ouverture – Cap Ferret Music
Festival 2025 © PA Pham

CE SOIR, l'éclectisme le dispute à l'intensité et à l'expressivité... En témoigne le feu ardent de la mezzo **Justine Maucurier** [Fallà] qui s'est distinguée précédemment ici même lors du dernier Cap Ferret Music Open [février 2025], toute en complicité avec la pianiste Aoko Saga.

Puis c'est la harpiste habituée du festival estival **Lisa Tannebaum** dont le jeu comme celui de la légendaire Lili Laskin, frappe immédiatement par son authenticité, le naturel de ses phrasés. Les Variations de Haydn dévoilent la plénitude du geste, une sensibilité volubile et affûtée. Autre guitariste au jeu accompli, le slovène **Golop Rupnik Gasper** dans l'Étude n°8 de Villa Llobos : tempérament, audace, précision, le jeune interprète captive par ses phrases acérés, un jeu fauve toute en nuances électriques.

Mémorable aussi la soprano américaine **Bailey Bovenschen** qui

entonne en allemand l'air « mein her » de l'excellent Kurt Weill : tempérament de braise, nature dramatique taillée pour la scène (son émission naturellement puissante), et la comédie musicale, la chanteuse qui vient de l'Oklahoma, Prix d'honneur du Concours International Leopold, séduit par sa verve et son aisance, une vocalité naturelle et expressive, qui occupe l'espace et frappe par sa justesse émotionnelle.

Surprenante, l'instrumentiste japonaise, joueuse de Guzheng, lauréate de l'Osaka music competition, **Xiaobo Zhang**. **Simo Reyn**, jeune artiste jordanien arrange son propre instrument, le kanoun pour une création qui mêle en temps réel, impro et électro, geste libre et créatif qui souligne le thème générique de cette édition : la création. L'instrumentiste travaille en direct sur le son, à partir de la note que lui donne le public dans un échange bien rodé. Son mix recherche la plénitude et la transparence. Puis le pianiste **Eric Art**, au toucher tendre, entonne le thème principal du film « la Belle et la bête » de Walt Disney : sa digitalité semble aérienne, d'une aisance étonnamment fluide.

Enfin, Oblivion de Piazzolla est joué à deux voix, celles complémentaires d' **Hélène Berger** et de l'accordéoniste qui avait ouvert le gala : **Boban Bjélic**.



Bou

quet final sur la plage du Mimbo au Cap Ferret © Laurent
Wangermez CFMF 2025

Le gala, hors normes, est une invitation incontournable ; il mêle la jeunesse et l'expérience, jeunes académiciens et professeurs, et se conclut par un feu d'artifice sur la grande plage du Mimbeau. Plus d'infos sur le site du CAP FERRET MUSIC FESTIVAL 2025 : <https://www.capferretmusicfestival.com/>

Rendez vous est déjà pris à l'été 2026. D'autant qu'auparavant, le Concours Leopold Bellan, gage de nouveaux talents prometteurs, fêtera son... centenaire à Paris ! Plus d'infos ici : <http://www.concoursinternationalleopoldbellan.fr/>



Archives vidéos

Revivez temps forts et concerts des éditions précédentes du
CAP FERRET MUSIC FESTIVAL :
<https://www.capferretmusicfestival.com/MEDIAS.html>

